

ANALYSE TRI-GÉNÉRATIONNELLE DU PROCESSUS ADOLESCENTAIRE AU REGARD DU CONTEXTE SOCIÉTAL INDIVIDUALISTE ACTUEL

[Sophie Gouder De Beauregard](#), [Cindy Mottrie](#), [Isabelle Duret](#)

De Boeck Supérieur | « Cahiers de psychologie clinique »

2022/1 n° 58 | pages 211 à 250

ISSN 1370-074X

ISBN 9782807396357

DOI 10.3917/cpc.058.0211

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2022-1-page-211.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

© De Boeck Supérieur. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

HORS THEME

Miscellaneous contributions

ANALYSE TRI- GÉNÉRATIONNELLE DU PROCESSUS ADOLESCENTAIRE AU REGARD DU CONTEXTE SOCIÉTAL INDIVIDUALISTE ACTUEL

Sophie GOUDER DE BEAUREGARD¹,
Cindy MOTTRIE², Isabelle DURET³

1 Psychologue
clinicienne à
SOS enfants
ULB – Thérapeute
familiale (Formation
à La
Forestière) – Assistante
chargée d'exercice
rattachée au Service
de psychologie du
développement et
de la famille à
l'Université libre
de Bruxelles.
Formatrice au
certificat inter-
universités approche
multidisciplinaire des
maltraitements infanto-
juvéniles, Université
Catholique de
Louvain (UCL).
Sophie.gouder.
de.beauregard@ulb.be
Sophie.de.beauregard@
gmail.com

2 Maître de
conférences, Service
de Psychologie du
développement et de
la famille, Université
libre de Bruxelles (ULB),
Service de psychologie
clinique, Université de
Mons, Psychologue
clinicienne, Unité
Parents-Bébé, Centre
Médical Pédiatrique de
Clairs Vallons, Ottignies.

3 Professeure de
Psychologie clinique
et psychopathologie.
Cheffe de service
de Psychologie du
développement et de la
famille à l'Université libre
de Bruxelles (ULB).
Isabelle.Duret@ulb.be

RÉSUMÉ Cet article interroge la transition vers l'âge adulte dans le monde occidental contemporain, où la mythique individualiste est prégnante. Nous avons voulu explorer l'impact de ce discours sur le processus d'individuation propre à l'adolescence. Pour ce faire, nous avons observé et analysé le fonctionnement trigénérationnel de 4 familles « tout-venant » avec un adolescent de genre masculin, afin de voir quelles étaient la créativité et la restructuration de leur système familial. Cette transformation a été étudiée suivant une approche systémique sous trois angles : celui

de l'adolescent, du couple parental et celui des grands-parents. Notre travail a permis de mettre en évidence, à une échelle certes petite, l'importance du travail de transformation au sein de chaque famille. L'implication du groupe familial dans la transition permet de constituer une sorte de « moi-peau familial » suffisamment contenante afin d'organiser ce passage à l'âge adulte pour ces 4 adolescents.

MOTS-CLÉS adolescence, autonomie-individuation, individualisation-attachement, lien social.

TRI-GENERATIONAL ANALYSIS OF THE ADOLESCENT PROCESS IN THE CURRENT INDIVIDUALISTIC SOCIETAL CONTEXT

ABSTRACT This article considers the transition to adulthood in the Western world today, a context in which individualist mythology weighs heavily. We wanted to investigate the impact of this mythology on the individualization process specific to adolescence. In order to do this, we observed and analyzed the functioning of four “average” (non-pathological) families with a male adolescent in order to assess the creativity and reorganization of their family system. The process through which the adolescent acquires autonomy was studied using a systemic approach from three perspectives: those of the teenager, the parents, and the grandparents. The aim of this study is to highlight, albeit on a small scale, the importance of the family system in the advent of the individual, as families can provide a sort of “family skin-ego” that provides the conditions for the transition to adulthood.

KEYWORDS adolescence, autonomy-individuation, individualization-attachment, social link.

Introduction

Parmi les jeunes en difficultés psychiques, nous constatons que nombre d'entre eux sont, aujourd'hui, confrontés à un sentiment de solitude profond dû à certains facteurs sociétaux et culturels. Épinglons certains de ces facteurs : le culte de l'individualisme, une autonomie déclarée ou promue dès la naissance, l'éloge de l'auto-engendrement, l'affaiblissement des liens verticaux au profit d'une horizontalisation des liens, l'estompement des rites de passages et par conséquent un moindre accompagnement des jeunes par leurs aînés dans l'intégration à la vie adulte. Tout ceci confronte nos adolescents à l'inconnu et les positionne dans des situations anxiogènes. Certains auteurs de la littérature considèrent qu'auparavant, les adultes assuraient un rôle essentiel auprès des jeunes au moment de l'entrée dans l'adolescence, ils servaient de guide, de rempart pour permettre aux jeunes de tester le lien et enclencher leur mouvement d'autonomie et d'affirmation de leur personne. L'individualisation a créé une société d'individus esseulés qui ne peuvent plus se reposer sur une entité morale, à savoir la société, pour asseoir leur autorité. « Les adultes faisaient bloc face aux jeunes, si bien que chacun jouissait d'une forte autorité symbolique inhérente à son statut d'adulte » (Dupont, 2016, p. 122).

L'adolescence vient du latin *adolescens* (*adolescere*) qui signifie grandir. Dans la littérature, l'adolescence est décrite comme un moment de passage de l'état d'enfant à celui d'adulte. Durant cette période, le jeune est dans une quête identitaire, il cherche à trouver du sens et une valeur à son existence. Ce moment peut être considéré comme une forme d'effraction pubertaire où le narcissisme est fortement attaqué et fragilisé. Pour Erikson (1972), l'adolescence témoigne d'une « crise d'identité normative », période de métamorphose au niveau physique mais aussi morale qui amène le jeune à remettre en question les discours et valeurs qui lui ont été transmis et à se construire son avenir propre. Mais cette conquête de soi ne se fait pas sans heurt, « embarrassé par son corps, l'adolescent peine à s'établir dans ces nouvelles orientations où il commence

à se détacher de la tutelle de ses parents et à voler de ses propres ailes. Il s'efforce de borner symboliquement son espace à la fois intérieur et extérieur, d'établir des limites de sens pour se sentir exister sans être envahi. Il développe une vie secrète inaccessible à ses parents (...) la famille cesse d'être le centre de gravité de son existence, ses espaces transitionnels se déplacent vers les pairs. Les parents ne sont plus des modèles (...) » (Le Breton, 2014, p. 8).

Le jeune se trouve donc engagé dans un processus d'autonomisation dont l'enjeu est de lui permettre de se séparer de son système familial tout en y restant lié, et de s'inscrire dans de nouvelles appartenances sociales et sociétales. Ce passage est, dans beaucoup de cultures, régulé par des rites. Traditionnellement ceux-ci sont organisés par la communauté et viennent donc de l'extérieur. À l'inverse, dans nos sociétés hypermodernes dans lesquelles ce passage est moins institutionnalisé, ce changement n'est plus orchestré par la société elle-même. L'effondrement des croyances collectives et des mythes induit que les événements symbolisant ce passage ne se vivent plus à l'extérieur, au niveau sociétal, mais en privé, avec une tendance au repli sur soi. Les sociétés occidentales contemporaines semblent organisées autour et par l'autonomie de l'individu dont les valeurs intrinsèques sont devenues actrices du monde. Comme le dit B. Fourez (2018, p. 1), « notre culture est gouvernée par l'intériorité sociale en lieu et place de l'extériorité sociale ».

En partant de ce constat, nous avons voulu aller à la rencontre de groupes familiaux avec un adolescent afin d'observer la manière dont ces familles tout-venant appréhendent l'adolescence de leur enfant. Comment accompagnent-elles celui-ci dans ce processus à une époque où la mythique individualiste est si prégnante ? Notre approche résolument systémique se base sur l'idée qu'un adolescent va s'autonomiser grâce à ses liens d'appartenance et plus spécifiquement, ceux constitués par son ancrage familial ou ce qui en tient lieu. L'ensemble de ces tissages lui permettra d'accéder à l'envol sans menace pour son intégrité intérieure. Sans doute est-ce ce postulat

qui constitue l'enjeu de cet article : explorer, à une échelle certes petite, le rôle du système dans l'avènement de l'individu malgré des croyances sociétales – et les discours qui en découlent – tendant à considérer l'individu comme « autonome » dès la naissance. Aussi, nous nous demanderons si, à l'instar des sociétés traditionnelles, où la vie de l'individu est fortement marquée de l'empreinte des rites de passage, la famille ne constitue pas désormais le lieu privilégié pour aménager ceux-ci.

Pour ce faire, nous avons envisagé le processus d'autonomisation à l'adolescence à travers trois axes générationnels : celui de l'adolescent, du couple parental et celui des grands-parents. Cette façon de faire offre l'avantage d'insérer le phénomène dans une perspective générationnelle et verticale à l'heure où les rapports horizontaux ont tout envahi. La méthodologie utilisée est composée d'un entretien semi-directif, d'un génogramme libre, d'un blason familial et de la métaphore animale.

La première partie de cet article mettra en perspective, au travers de la littérature, le processus à l'adolescence et la place de la famille au regard du contexte sociétal actuel. La seconde partie exposera les principaux résultats et débouchera sur une discussion de notre recherche.

LES ENJEUX DE L'ADOLESCENCE

Se séparer tout en restant attaché

L'adolescence est une période de mutation de l'être, riche, vivante et interpellante. Elle l'est d'autant plus que l'adolescence ne saurait se résumer à un concept. Au contraire elle se laisse mal enfermer dans une définition rigide, ne répondant à aucune règle globale et universelle. En quelque sorte insaisissable dans sa globalité, polymorphe par nature, elle a suscité depuis qu'elle est apparue au 19^e siècle, intérêt et curiosité.

En effet, cette quête est marquée par des réaménagements qui s'opèrent à différents niveaux. Premièrement, au niveau de l'adolescent qui vit une période de « crise » identitaire, conséquence des nombreuses transformations

physiques, psychiques, cognitives et sexuelles auxquelles il est soumis. L'autonomisation constitue un challenge intense pour l'adolescent qui aura à résoudre le paradoxe inhérent à tout être humain : se séparer tout en restant attaché. L'adolescent cherche à trouver sa place particulière, à se constituer un espace subjectif. Il est pris entre son héritage familial et générationnel d'une part et son projet de devenir d'autre part. Deuxièmement, durant cette période charnière, se produira un renoncement réciproque de l'adolescent et des parents qui obligera tous les membres de la famille à modifier et transformer leurs rapports (Quentel, 2012). Il est donc important que ce temps permette la négociation et le remaniement des liens unissant parents et enfants, les liens devant passer d'un type nourricier à un type filiatif (Moisseeff, 2004 et 2005) permettant l'inscription du sujet dans une dimension verticale et filiative en lui donnant ainsi une place dans sa généalogie familiale.

Comme le suggèrent les auteurs Delage & Pédrot (2005, p. 9), « nous ne sommes quelqu'un que par les autres ». Premièrement par notre lien de filiation. Il est donc inscrit de manière indélébile dans l'ordre des générations. Deuxièmement parce que tout individu n'existe qu'à travers l'autre, c'est-à-dire qu'il a besoin des liens d'appartenances pour exister (Delage & Pédrot, 2005). Il est donc essentiel de concevoir l'identité dans une logique d'appartenance. C'est donc par le regard de l'autre que « je » me définis et que « je » peux me forger une identité.

Par conséquent, les deux mouvements fondateurs de l'être humain résultent du fait que pour être soi, il faut créer des liens d'attachement solides avec les autres pour se construire et d'autre part, il faut se différencier de ces autres afin de développer son self. C'est le tiers qui permet d'introduire une coupure et de sortir de ce paradoxe du lien et de la séparation. Ainsi, la difficulté à l'adolescence est bien de pouvoir se séparer tout en restant attaché. Bernard Golse propose la métaphore de l'araignée pour symboliser l'enjeu du processus de séparation individualisation. L'araignée, lorsqu'elle souhaite quitter le plafond pour rejoindre le sol, ne se jette pas, elle tisse des liens

(une toile) afin de descendre tout doucement. De la sorte, une fois arrivée au sol, elle se trouve séparée du plafond qu'elle vient de quitter mais y reste reliée grâce aux liens tissés. Ainsi, ses liens préservés lui permettent de remonter au plafond si elle en ressent le besoin (Golse, 2012).

S'autonomiser, quel défi !

Nous sommes partis du constat que l'autonomie peut revêtir deux formes différentes. D'un côté, nous avons l'autonomie perçue comme le processus selon lequel le jeune, au moment de son entrée à l'adolescence, va choisir ses appartenances et ses liens. D'un autre côté, nous trouvons l'autonomie *per se*, comme point de départ dans la vie et qui vise à assurer un être délivré de toute appartenance. La première se réfère à l'approche anthropologique, traditionnelle alors que la seconde émerge du discours sociétal actuel.

L'approche anthropologique (traditionnelle) indique qu'un enfant a besoin d'un garant qui l'inscrive dans sa propre histoire et qui en assume pour lui la responsabilité. La caractéristique première de la fonction parentale est une « disposition psychique d'accueil » (André-Fustier et Aubertel, 2013, p. 142), qui offre à l'autre immature et en devenir psychique, un contenant. Cette fonction est essentielle puisqu'elle permet à cet autre de construire son psychisme avec ses propres représentations. La particularité de cette fonction est qu'elle ne suppose aucune réciprocité, l'enfant ne devient pas le contenant psychique du parent. L'ethnologue et psychiatre Marika Moisseff (2004 ; 2005) considère que le rôle des parents fait référence dans un premier temps à une fonction nourricière. L'enfant incapable de subvenir à ses propres besoins est totalement dépendant de ses parents. Ceux-ci lui assurent alimentation, socialisation, éducation et affect. Dans les sociétés traditionnelles, ce rôle est dévolu à la mère nourricière et doit s'arrêter au moment de la puberté. Ainsi, lorsque le jeune atteint la puberté, la fonction nourricière des parents tend à s'amenuiser voire s'éteindre pour faire place à une autre fonction, celle de la reproduction-procréation. Les parents légitiment leurs enfants dans

leur habilité à avoir eux-mêmes des enfants. Cette fonction filiative renvoie donc à l'obligation de léguer à ses enfants la capacité d'offrir à leurs propres enfants les fondements identitaires qui lient les générations les unes aux autres. Dans les deux cas, l'enfant se trouve pris dans des liens de dépendance mais ils se distinguent par leur nature. Le premier renvoie à la fonction nourricière et s'éteint lorsque l'enfant atteint la puberté et le deuxième, qui devient opérant une fois l'enfant devenu adulte, est celui plus symbolique de la filiation. Celle-ci perdure au-delà de l'enfance. Dans ce contexte, « être adulte, c'est être légitimé à avoir une descendance afin de lui transmettre les valeurs socioculturelles de son groupe et de lui permettre de les transmettre à son tour » (Moisseeff, 2010, p. 77). L'enfant prend donc une nouvelle place dans la généalogie familiale (Moisseeff, 2004 ; 2007 ; 2010). Aussi, la redéfinition des rôles au moment de la puberté permet de maintenir la hiérarchie de leurs statuts respectifs.

Le rite de passage dans les sociétés traditionnelles « convoque le sujet dans sa singularité tout en lui indiquant son appartenance à son groupe » (Martin, 1994, p. 7). Il a pour but d'établir des références identitaires indispensables dans l'entrée du monde adulte. Selon Van Genepp (1998), le rite se compose de trois stades : la mort symbolique, l'épreuve et la renaissance. Les rites de passage remplissent une fonction symbolique, celle de permettre la séparation, l'individuation. Il permet au sujet d'accéder à une identité sociale et personnelle et se faire une place au sein de la société, tout en conservant son appartenance culturelle. Le passage est un acte éminemment symbolique. Il a pour fonction d'institutionnaliser l'autonomisation des jeunes. Le rite va légitimer les enfants à devenir parents de leurs propres enfants. Ces pratiques médiatisées par des tiers extérieurs au cocon familial sont considérées dans les sociétés traditionnelles comme le préambule indispensable à la rencontre de la catégorie d'individus avec qui le jeune pourra avoir des relations sexuelles. Les parents substituent le lien de dépendance nourricière à un lien d'un ordre supérieur, culturel, qui sous-tend la filiation. La capacité d'enfanter est

perçue comme le moyen de transmettre une identité familiale, sociale et culturelle (Moisseeff, 2004 ; 2007 ; 2010).

Nous voyons combien, dans les sociétés traditionnelles, le fait d'être adulte est rattaché à l'habilité d'être soi-même parent et engendrer. Dans ce cadre-là, l'adolescence sera ce moment de la sortie de l'enfance, de cet état de dépendance, pour accéder à un état plus autonome et responsable. Le parent n'est plus le garant au sens anthropologique du terme (Moisseeff 2004 et 2005). Par le rite, l'adolescent voit son image narcissique soutenue par son appartenance au groupe et renforcée par la réussite des épreuves physiques auxquelles il a été confronté. Cela lui permet de résoudre le paradoxe – devoir se séparer tout en restant attaché – et éviter de tomber dans le chemin de la destructivité pour maintenir son autonomie, ainsi que d'être l'acteur dans cette démarche. Le rite n'est rien sans la participation active du sujet à ce travail de conversion. Par conséquent, le rite se situe dans l'entre-deux temporel mais s'inscrit du côté du changement, de la progression et du développement (Cornalba, 2010).

L'approche contemporaine, à la différence des sociétés traditionnelles, prône que l'individu est un être autonome *per se*. En effet, la société post-moderne se caractérise par une société d'individus. Un déplacement s'est opéré. Nous sommes passés d'une société structurée par des référents supérieurs et hiérarchiques où l'individu s'identifiait au collectif (il s'identifiait à la communauté dont il était le membre et à laquelle il était subordonné) à une société de l'individualisation par le droit. À cet égard, il convient de faire une incise afin de préciser le terme individualisation. En effet, ce terme est, à tort, trop souvent confondu avec l'individuation. Or, il s'agit de deux phénomènes opposés. L'individuation correspond à la constitution du sujet et se déroule à différents moments de la vie de l'individu. Elle implique que le sujet se construit et se détache de l'autre tout en restant lié à ses appartenances. Il va faire place à son individualité et sa singularité tout en restant en lien avec la collectivité. Dans ce cas-ci le sujet est un « individu à appartenances » qui se trouve dans des liens de dépendance et qui va constituer son

indépendance tout en gardant cette marque préexistante (Fourez, 2007). L'individuation est donc le processus qui consiste à extraire l'individu de l'appartenance en y restant lié afin de constituer le singulier. Dans l'individualisation l'enjeu est tout autre : il s'agit de la capacité pour l'individu de se déconnecter de tout lien avec le passé et donc avec ses appartenances, de n'être plus qu'un être autonome détaché d'un tout. L'individu individualiste ne se vit pas comme marqué par quelque chose qui le précède, il se vit comme indépendant d'emblée et construit ses dépendances par après (celles de la socialisation). Il lui manque donc les liens verticaux (Fourez, 2004). L'individualiste continue d'être dans des liens d'appartenances mais à la différence de l'individu, il les constitue par après, c'est-à-dire qu'elles sont choisies par lui. Ce ne sont plus que des liens d'appartenances horizontaux. Nous pouvons faire un parallèle entre l'individualisme et la logique d'auto-engendrement développée par Isabelle Duret. Selon l'auteure, l'auto-engendrement est une solution utilisée par certaines familles marquées par l'inceste et/ou des formes de violence pour échapper à ce qui est perçu comme « un destin familial honteux ». Les parents refusent la transmission et envisagent leur enfant comme étant « le premier maillon d'une génération spontanée » (Duret, 2000, p. 131). Il n'y a donc pas d'histoire, pas de lien entre le présent et le passé. L'individualiste se définit comme une particule détachée d'un tout. Il se voit dans l'immanence plutôt que la transcendance. Il se vit comme d'emblée subjectivé et individualisé (Fourez, 2007).

Dans les sociétés traditionnelles, le rapport d'identification hiérarchique implique un sens du devoir et de la dette envers les ancêtres dont l'individu est l'héritier. L'individu est un acteur au sein de la société dont il fait partie. Il lui appartient de s'inscrire dans cette société. C'est notamment par les rituels d'initiations que cette inscription peut avoir lieu. Cela permet à l'individu d'y prendre une place particulière. L'évolution de la société et de la modernité a fait émerger un autre référent, celui de l'autonomie. L'humain va devenir acteur de son monde, c'est-à-dire

qu'il ne va plus tirer ses lois d'une force invisible mais devenir maître de ses actions et de son fonctionnement. Cette nouvelle vision de la société a entraîné une diminution de la dimension verticale des relations au profit d'une dimension horizontale de celles-ci. La modernité coïncide aussi avec la conquête des libertés et le développement d'une pensée égalitaire qui rejette les pouvoirs abusifs. Dans la foulée du délitement de la religion et du poids de la hiérarchie a émergé la notion d'autonomie de l'individu, nanti de plus en plus de droits. L'individu occidental hypermoderne se caractérise par « un être déconnecté cognitivement et symboliquement d'un tout » (Gauchet cité par Fourez, 2004, p. 259). Ainsi, le narcissisme est mis à rude épreuve puisque les événements sont vécus au seul niveau personnel. « L'enjeu n'est plus de décrocher la révélation en dehors de soi mais d'accoucher de la vérité postulée au-dedans de soi » (Fourez, 2004, p. 258).

La pensée du philosophe Bauman (2007 et 2017) va dans le même sens. Il s'est penché notamment sur les conditions d'émancipation dans nos sociétés qu'il qualifie de « liquides ». Dans ses écrits, Bauman s'intéresse à l'évolution de nos sociétés modernes et post-modernes et aux changements opérés au niveau des conditions d'émancipation de l'individu. Selon l'auteur, les individus sont en quête à la fois de liberté et de sécurité et ils ont besoin de trouver un équilibre satisfaisant entre ces deux tendances pour pouvoir réellement s'autonomiser. À cet égard, il souligne que dans les sociétés modernes, c'était la sécurité qui primait au détriment de la liberté individuelle. En effet, elles se caractérisaient par des régimes totalitaires où la sécurité écrasait la liberté individuelle et où l'État avait encore un rôle prégnant. L'auteur indique que dans la société (occidentale) post-moderne, un glissement s'est opéré vers une liberté individuelle débridée et privatisée. Or, l'individu a besoin d'un équilibre entre ces deux tendances, sans quoi il ne peut s'autonomiser de façon satisfaisante. Cette ambivalence fondamentale pousse les membres d'une société à exiger, d'un côté, un socle sociopolitique stable et légitime et de l'autre, un droit à la liberté individuelle sans laquelle ils ne pourraient exister

pleinement. Alors que le premier rassure les individus tout en les aliénant, le second les rend incertains tout en les émancipant. Bauman dénonce l'incapacité de nos sociétés occidentales à trouver dans la modernité un équilibre satisfaisant entre sécurité et liberté. Ce qui a pour conséquence que la société n'offre pas les conditions nécessaires pour favoriser une réelle émancipation de l'individu. En effet, notre société individualisée engendre une précarisation extrême des liens intimes et sociaux. Les changements opérés dans les sociétés post-modernes ont eu un impact majeur sur l'identité de l'individu. Il souligne le délitement progressif de l'identité qui s'est opéré en conséquence de ce nouveau mode de fonctionnement « liquide » de la société. Selon l'auteur, l'identité ne repose plus sur un socle solide et ancré dans les racines du passé mais sur des rencontres fortuites et éphémères. Elle se construit et se déconstruit au gré des changements incessants de fonctions, de rôles et de statuts. Elle est donc mouvante et en renégociation permanente. La société liquide prône la liberté individuelle et proclame l'individu indépendant. Mais cela engendre des tensions et des angoisses car la société liquide met l'individu dans une situation paradoxale puisqu'elle lui offre la liberté individuelle tout en lui faisant porter le poids de la responsabilité de résoudre seul des problèmes qui ne trouvent de solutions que dans le collectif (Bauman, 2007 et 2017).

Ainsi, dans nos sociétés occidentales contemporaines, l'autonomie serait intrinsèquement liée à la naissance de l'individu. En effet, l'enfant est considéré comme autonome dès son plus jeune âge. Ce petit être arrive au monde « bardé d'un potentiel à l'état natif qu'il conviendra de susciter et de faire fructifier, (...) » (Fourez, 2018 p. 3). Il n'y a donc plus besoin d'accéder à un stade adulte. C'est un état de fait qui s'acquiert au moment de la majorité et qui s'assortit d'une série de droits. L'autonomisation n'existerait plus en tant que processus évolutif et progressif, elle ne s'acquiert pas avec le temps et ne suppose pas de préalable particulier pour ce faire. Il n'y aurait donc plus à proprement parler de notion de passage d'un état à un autre et donc plus d'enjeu de séparation puisqu'il n'y

a plus de support dont il faut se détacher. « La disparition du rite confisque cette nécessaire articulation de l'un et de l'autre et transforme l'altérité en une succession infinie de clonages » (Martin, 1994, p. 7). Nombreux sont ceux qui dénoncent que la « carence originelle » (Rausis, 1994, p. 43), caractéristique de nos sociétés contemporaines, est responsable des difficultés relationnelles de l'humain aujourd'hui. En effet, ce dernier s'engouffrerait dans des relations avant d'avoir pu comprendre qui il est et d'où il vient. Ce que nous retiendrons ici est cette notion d'humain éclaté, loin de ses origines, qui, ne se connaissant pas lui-même, ne peut valablement construire de relations favorables avec autrui. Selon un certain discours philosophique et théologique, la « solution » serait que l'humain retrouve son lien primordial à Dieu. L'idée défendue est que le seul fait de travailler sur la relation problématique ne résout rien, il faut aller chercher plus loin la réponse (Rausis, 1994). Bien qu'athées, nous pouvons suivre ce raisonnement. Il semble, en effet, que notre société actuelle ait tendance à vouloir s'alléger de ce qu'elle considère comme un fardeau, de l'origine, de la transmission et de la place qu'occupe l'individu au sein de son histoire. Or, comment l'individu peut-il entrer en relation avec un autre s'il ne se connaît pas lui-même ? Si nous mettons de côté l'aspect spirituel et religieux, qui n'est pas l'objet de notre recherche, et que nous observons les choses de façon plus abstraites, si nous supposons que le « Dieu » invoqué par l'auteur représente métaphoriquement la famille originaire, la communauté à laquelle chaque individu appartient et d'où il est issu, cela impliquerait que l'individu doit d'abord retrouver le chemin, le lien à sa famille, c'est-à-dire ses origines, avant d'être en mesure d'entrer en relation avec un autre. « Il faut retrouver le lien primordial auquel tout tient, celui qui nous relie au Créateur » (Rausis, 1994, p. 44). « Créateur », que nous entendons ici comme ce qui nous origine, notre culture, nos ancêtres, nos familles, nos racines. En tant qu'individu je fais partie d'un ensemble plus large, je suis précédé par d'autres et je serai suivi par d'autres. Je suis le maillon d'une chaîne infinie.

Un adolescent tout seul ça n'existe pas !

L'adolescence est un processus qui touche tant l'adolescent que l'ensemble du groupe familial. C'est toute la famille qui est en « crise ». Chaque nouvelle alliance et chaque nouvelle génération demandent une adaptation, une réorganisation du groupe familial (Aubertel, 2007). L'adolescent ne peut s'individuer qu'au travers d'une modification des relations intrafamiliales tout en conservant un sentiment d'affiliation et de « loyauté » par rapport à ses parents et son histoire familiale. Il convient donc de tenir compte, lorsqu'on parle du phénomène de l'adolescence, des changements qui s'opèrent à ces différents niveaux. D'une part, il y a la dimension individuelle qui relève de l'intrapsychique et qui suppose une réorganisation interne de la psyché du jeune individu. D'autre part, la dimension interactionnelle et les effets d'influence réciproque des psychismes des différents partenaires de l'adolescent (en particulier la sphère familiale) (Delage, 2007). La famille est un groupe social tout à fait particulier dont les membres sont unis par des liens de parenté ou d'alliance. Elle fonctionne ainsi d'une part dans l'horizontalité en organisant l'intragroupal de ses membres avec le social et d'autre part dans la verticalité de la reprise de l'héritage et de sa prolongation au-delà de la mort des membres. L'adolescent, en « quittant le port de l'enfance » (Huerre, 1996, p. 32), s'inscrit dans une filiation générationnelle lui permettant ainsi de se différencier de ses parents en tant que sujet singulier et d'entrer dans le genre humain organisé dans une filiation générationnelle. La filiation est un des fondements de l'identité de l'individu, c'est ce qui fait le lien entre les générations. « Ce pacte » entre les uns et les autres institue une référence, une identification : l'enfant se réfère aux attentes de ses parents même en les contestant et le parent se réfère à ses propres parents pour éduquer ses enfants. La filiation est donc la « colonne vertébrale de la famille » (Flavigny, 2007, p. 69). La filiation engendre un rapport de réciprocité. Le parent se sent responsable à l'égard de ses enfants et ces derniers ont du respect pour leurs parents. La filiation implique donc l'avènement du sujet singulier dans le groupe familial en

l'inscrivant à la fois comme un être singulier, sexué et mortel, et comme un être appartenant à la succession des générations (Kaës cité par Rosenfeld, 2006). Il est important de noter que ces liens ne se réduisent pas qu'aux liens de sang ; ce qui est au fondement anthropologique de la filiation, c'est la transmission d'une dette, le fait que nous avons tous à faire avec ce don, reçu de la génération précédente et qui nous rend débiteur vis-à-vis de la génération suivante. En effet, chaque individu est tenu par un contrat narcissique primaire qui l'inscrit dans la filiation de sa famille et lui assigne une place particulière à occuper, lui définit les contours d'un moi idéal partagé et lui impose la continuité du groupe et des transmissions (Matot, 2012).

Dans les familles d'antan, les relations familiales étaient régies par la Loi symbolique (la filiation) qui trouvait sa source à l'intérieur de la famille. Mais au fil du temps, les excès et les manquements de ce lien de filiation ont été dénoncés, les enfants ayant notamment souffert d'une distance conservée entre la génération des parents et celle des enfants. La volonté de décroquer la famille a abouti à ce que la dynamique fondatrice des relations familiales ne trouve plus sa source aujourd'hui à l'intérieur de la famille mais à l'extérieur. Ce sont les lois sociales (cadre juridique) qui prennent le relais et qui régissent les rapports parents-enfants. Elles confèrent de nouveaux droits pour protéger l'enfant. Or, la loi de la filiation permettait d'organiser la circulation du don et de la dette, qui campait les interdits et les justifiait. Le juridique, qui a pris le relais, n'a pour objectif que d'édicter les droits des enfants et les devoirs qui définissent les tâches parentales (le rôle à tenir du parent), et ne se préoccupe pas des places symboliques. (Flavigny, 2007) « L'enfant ne trouve plus sa place depuis la famille ; il établit sa place dans la famille. Les lois sociales sont la modalité désormais requise d'une narcissisation, dans la société actuelle : chacun, y compris l'enfant, est en attente d'un statut qui lui soit conféré et des droits corrélés. L'enfant est dit « une personne » ; alors que depuis la Loi symbolique il établit sa subjectivité depuis le don parental : ce que l'on appelle « devenir sujet » (Flavigny, 2007, p. 47). Or, l'enfant est l'alter ego de son parent, mais de

la génération suivante. Nous ne pouvons revendiquer une situation similaire pour des individus différents sans finir par rayer leurs différences inhérentes. Une égalité de droit n'implique pas une négation des différences de statut. Cela n'implique nullement un retour aux traditions ancestrales mais de pouvoir penser en termes d'alter ego empreint de différences. Ces nouveaux modèles tendent à conférer un statut de pair à l'enfant, avec pour conséquence un poids du passé moins prégnant et une fonction de passeur qui tend à s'éteindre (Flavigny, 2007).

Or, c'est au départ de ses liens de dépendance que le petit d'homme se construit. La différence des générations est toujours là mais elle est d'avantage perçue comme un fait que comme un principe fondateur du lien. Cela a pour conséquence que l'enfant est décrété comme un individu émancipé et autonome dès la naissance. L'enfant se voit donc invité à s'émanciper non pas au départ de la source, en l'occurrence le lien, mais en s'en dispensant. Nous constatons une diminution de la verticalisation des relations au profit d'une horizontalité. Cela entraîne inévitablement un affaiblissement de la capacité à transmettre et donc de la transmission intergénérationnelle (Flavigny, 2007). Nous voyons apparaître de nouveaux mythes qui envisagent l'autonomie comme synonyme d'in-dépendance (non dépendance) ou d'auto-engendrement. Dans ces nouveaux mythes contemporains, les parents ne sont plus des modèles identificatoires pour leurs enfants. Le parent n'a plus pour fonction de transmettre mais d'être « le bon parent » qui fera tout son possible pour ne pas entraver l'indépendance et l'autonomie de celui qu'il aide à faire émerger ses compétences internes. L'enfant est au centre du système familial, il en est le fondateur et le pilier. Nous sommes passés d'un système qui reposait sur le lien de filiation à un système régulé par l'extérieur. Le lien de filiation qui était avant le terreau de la construction de l'individu, le point de départ du lien parent-enfant, n'est plus : il est remplacé par les lois sociales.

Dès lors comment l'adolescent peut-il se différencier et s'individuer s'il est d'emblée proclamé autonome à sa naissance ? Le jeune n'étant plus marqué par le sceau

des autres, peu imprégné par l'histoire qui le précède, de ses ancêtres familiaux et sociaux, il est devenu une sorte d'individu auto-engendré. Dans la société actuelle marquée par l'individualisation, lorsque l'individu perçoit qu'il commet un acte incorrect par rapport aux valeurs inculquées, son acte n'étant plus replacé dans un tout qui dépasse l'individu, l'adolescent s'en prend à lui-même plutôt que d'interpeller le parent. Il devient donc seul responsable de son échec (Fourez, 2007). Alors que l'enjeu de l'individuation produit des adolescents qui souffrent d'intériorisations familiales excessives entravant leur capacité de se détacher de leurs parents et de se différencier, l'enjeu de l'individualisation produit des adolescents en manque d'une dépendance liante qui pourrait permettre un début d'altérité (Fourez, 2007). Ce délitement de l'ordre des générations couplé aux discours individualistes peut faire basculer certains jeunes dans une expérimentation continue et sans fin de leur quête existentielle, là où avant, ils pouvaient s'étayer au départ des transmissions reçues des générations précédentes. En effet, comme le souligne Le Breton (2014, p. 11) « sans régulation extérieure pour orienter son chemin, peser les différents possibles et leurs conséquences, il est d'autant plus livré au désarroi ou à la peur que son expérience est encore limitée ».

Une publication récente illustre notre propos (Van Petegem et coll., 2019). Cette dernière met en exergue les conditions qui favorisent une autonomisation positive pour le développement des adolescents. D'une part l'autonomisation doit être ajustée au niveau développemental. Une « indépendance » accordée trop prématurément par les parents entraînerait des difficultés comportementales chez l'adolescent. Il apparaît d'autre part qu'une autonomisation à l'adolescence ne peut être bénéfique pour le développement du jeune que si elle est soutenue par les parents : « un développement optimal vers « l'indépendance » n'implique pas pour l'adolescent de rompre toute relation avec les parents, mais que ce développement prenne place dans un contexte familial soutenant dans lequel les parents s'impliquent dans la vie de leurs enfants » (Van Petegem et coll., 2019, p. 9). Un style parental soutenant l'autonomie

implique une reconnaissance de l'adolescent en tant que personne singulière, avec une capacité de penser et de réfléchir par lui-même. Ses sentiments sont validés par la prise en considération de ses idées et par un dialogue constructif qui s'établit entre lui et ses parents.

NOTRE ÉTUDE

La méthodologie

Notre objectif était d'explorer le processus d'autonomisation au travers de la perception de trois générations et de mettre en exergue la capacité des familles à pouvoir se restructurer et accompagner le jeune dans ce processus adolescentaire qui touche l'ensemble des membres de la famille. Étant donné le caractère exploratoire de cette recherche, nous avons opté pour une méthode qualitative. Notre échantillon est composé de quatre familles. Afin d'éviter un biais lié au genre (le phénomène de l'adolescence n'est pas le même chez les garçons et les filles), nous avons opté pour des adolescents âgés de 14-18 ans de genre masculin⁴, tous de nationalité belge. Étant donné l'absence de consensus universel concernant l'adolescence et ses étapes, il convenait d'être attentif également à ce biais éventuel en essayant d'atténuer les différences culturelles. Les rencontres se sont déroulées au domicile familial de l'adolescent. Cela nous a permis de nous entretenir avec celui-ci, ses parents et ses grands-parents, de manière séparée et conjointe.

Le temps de rencontre a été divisé en trois temps. Le premier nous a servi à nous entretenir seule avec le jeune et investiguer son rapport à l'adolescence ainsi qu'interroger ses liens à ses parents et ses grands-parents, cela au travers d'un questionnaire semi-directif et d'outils systémiques tels que le blason familial, la métaphore animale et le géno-gramme libre. Dans un deuxième temps, nous nous sommes entretenus avec les parents, en présence de l'adolescent. Lors de ce deuxième temps de rencontre, nous avons interrogé les parents sur leur représentation de l'adolescence et le vécu personnel qu'ils en ont fait. Nous avons également

4 Il nous semble que se projeter dans l'avenir est davantage compliqué aujourd'hui pour les garçons que pour les filles dans une société où les valeurs dénoncent les dégâts du patriarcat et où la culture et les médias ont tendance à distiller sous des formes plus ou moins directes des disqualifications du masculin. En témoignent les pathologies de l'arrêt et les difficultés de s'inscrire dans la vie adulte qui sont statistiquement plus nombreuses chez les garçons.

analysé les types de liens qu'ils entretenaient avec leur famille nucléaire et leur famille d'origine et ce notamment au travers du blason familial et du génogramme libre.

Le blason est un outil systémique faisant partie de la famille des « objets flottants », créé par Philippe Caillé et Yveline Rey (2004) dans le cadre de thérapie familiale et de couple. Les objets flottants sont des médiateurs de la relation, ils permettent d'ouvrir un espace intermédiaire, transitionnel. Le blason familial invite chacun des membres de la famille à travailler sur l'identité individuelle et l'appartenance en se créant son propre blason qui comporte un objet symbolique ainsi qu'une information portant sur le passé, le présent et l'avenir (Caillé & Rey, 2004). La raison pour laquelle nous avons choisi de proposer la réalisation de blason individuel est de permettre à chacun d'exprimer ce qui le différencie des autres membres du groupe familial, ce qui le rend unique.

Le génogramme est « la représentation graphique de l'organigramme familial dans laquelle sont mis en lumière les liens intergénérationnels et les événements significatifs de l'histoire de la famille (Daure, 2010, p. 27). Il est le témoin empirique de l'élaboration subjective du lien ou de son impossibilité à être élaboré

Enfin, le troisième temps de la recherche a été consacré à la rencontre des grands-parents et de l'adolescent. Cela a été l'occasion de mettre en lumière la façon dont la famille est liée.

Présentation des adolescents et leurs familles

Jean a 16 ans. Il est le second d'une famille de trois enfants, avec Magali, 13 ans, et Louise 18 ans. Celle-ci est lourdement handicapée. Elle souffre du syndrome d'Angelman, un handicap assez rare qui implique un gros déficit moteur et mental. Il est en 4^e secondaire et a doublé sa 3^e année. Nous comprenons assez vite que les études sont manifestement un sujet qui est au cœur des discussions familiales, particulièrement entre lui, sa maman et sa grand-mère maternelle. Nous avons eu l'occasion de rencontrer, en deux temps distincts, la grand-mère paternelle ainsi que les deux grands-parents maternels.

Nicolas a 15 ans, il se trouve en 4^e année secondaire et est issu d'une famille de 3 garçons dont il est l'aîné. Il entretient des bonnes relations avec sa fratrie. De prime abord, il semble être un garçon relativement timide et calme. Notre première impression va d'ailleurs être confirmée par la description qu'il fait de lui-même. Nous avons eu uniquement l'occasion de rencontrer la grand-mère paternelle, les deux grands-pères étant décédés et l'entente avec la grand-mère maternelle compliquée.

Romain a 18 ans, c'est le plus âgé de nos adolescents. Il est en première année à l'université. Il est le cadet d'une fratrie de deux enfants. Nous avons rencontré tous les grands-parents en même temps à l'exception du grand-père paternel décédé.

Samuel est le plus jeune de nos participants puisqu'il a 14 ans et est en 2^e année secondaire. Il est l'aîné d'une fratrie de trois. Nous avons eu l'occasion de rencontrer trois grands-parents de Samuel en même temps, à savoir sa grand-mère maternelle (le grand-père ne pouvant être présent), sa grand-mère, son grand-père et sa belle grand-mère paternels.

Analyse

Premièrement, il est ressorti de notre étude que les jeunes participants bénéficiaient de bonnes assises narcissiques eu égard à l'image positive qu'ils ont d'eux-mêmes et de celle renvoyée par leurs parents. Cela rejoint la littérature qui s'accorde pour dire qu'une bonne assise narcissique favorise le processus d'autonomisation du jeune.

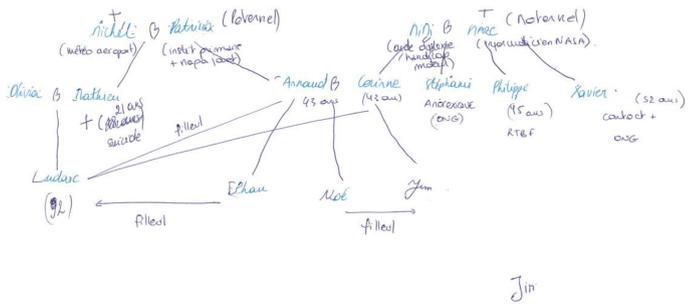
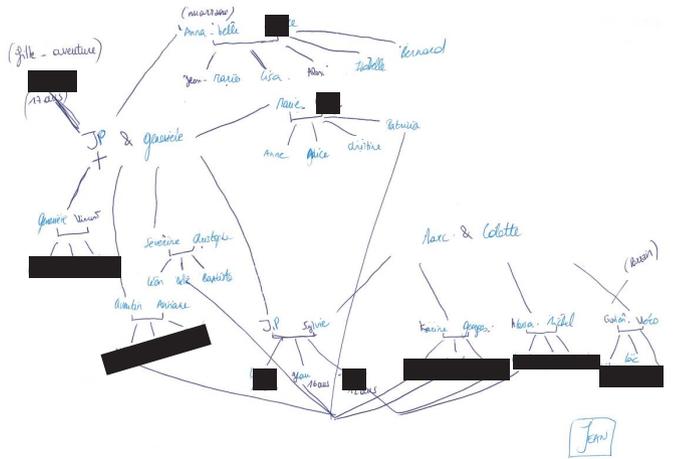
Jean se décrit comme un garçon sympathique et drôle mais avec une légère tendance à l'agressivité verbale. Il choisit d'ailleurs un roquet pour se présenter parce que c'est un animal au sang chaud. Il considère que ses parents lui renvoient une image positive de l'adolescent qu'il est, « je pense qu'ils le prennent bien parce que souvent ils disent tu es un bon garçon », et ont manifestement modifié leur façon de le considérer. Cette représentation sera confirmée par le discours des parents.

Les parents rencontrés perçoivent l'adolescence comme une période riche en potentialités multiples et découvertes. Pour eux, il semble s'agir d'un âge florissant où l'enfant est en plein développement. Les discussions se modifient et prennent l'allure de discussion de « grandes personnes » où chacun échange son point de vue. Les règles s'assouplissent également, les interdits ne sont plus posés de façon contraignante et unilatérale mais sont discutés ensemble.

Cette représentation correspond à ce que les auteurs décrivent comme une période de mutation positive et nécessaire pour permettre au jeune d'advenir en tant que sujet individué de ses parents.

Deuxièmement, nous avons vu que la difficulté pour l'adolescent est sa confrontation au double mouvement « de quitter l'enfance tout en restant l'enfant de ses parents » (Moisseeff, 2004). À cet égard, nos adolescents semblent avoir bien intégré le paradoxe que constituent le lien et la séparation. Pour la plupart d'entre eux, s'autonomiser ne rime pas avec rupture. Ils sont tous conscients de leur lien d'attachement et se représentent l'autonomie comme la capacité de se gérer soi-même, de prendre des décisions par soi sans nécessaire référence à un au-dessus de soi, sachant que reste toujours la possible consultation des parents. Les parents de nos adolescents représentent cette base de sécurité infaillible qui leur permet de partir explorer le monde sans crainte, puisqu'ils ont intégré leurs référents à l'intérieur d'eux et qu'ils peuvent les solliciter en cas de nécessité.

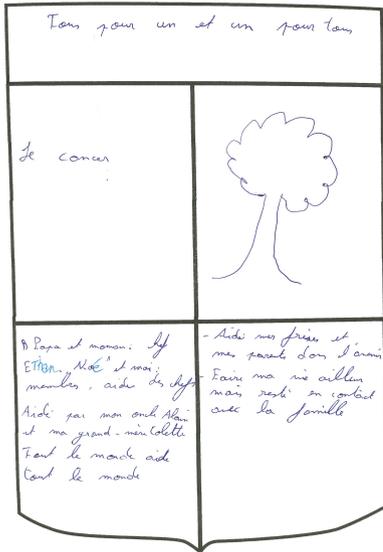
Les génogrammes ont révélé les représentations des différents membres de la famille et leur façon d'être en lien. De manière générale, les productions graphiques de nos adolescents démontrent qu'ils ont bien intégré l'appartenance à une généalogie dans laquelle ils s'inscrivent et qui sera un outil de transmission.



L'objet emblématique (arbre) choisi par Nicolas, Romain et Samuel confirme cette bonne intégration du paradoxe. En effet, l'arbre est le symbole d'un système complexe comportant plusieurs sous-systèmes que sont les générations. Ces sous-systèmes sont en interaction les uns avec les autres. L'arbre symbolise aussi la régénérescence et donc la pérennité du système. Il représente les deux facettes inhérentes à l'être humain, être un individu distinct des autres mais lié avec eux.

« *Ben qu'on est un peu comme la roue, on est tous ensemble, tous bien soudé mais en même temps on a chacun notre personnalité, on a chacun nos envies, chacun nos projets pour le futur, ce qu'on veut faire* » (Nicolas).

Figure 1



Jin

Figure 1



SAMUEL

Nos jeunes perçoivent l'adolescence comme un processus qui s'étale dans le temps et qui se construit progressivement. Cela implique comme changement davantage d'autonomie et de responsabilité. Dans ce cadre, ils perçoivent encore leurs parents comme des guides qui les accompagnent dans cette période de transition et de mutation.

Samuel, le plus jeune de nos participants, ne semble pas encore dans cette phase de différenciation, toujours collé aux valeurs familiales et n'envisageant pas encore de se différencier de sa famille. Suivant notre analyse, il est dans la phase de « l'identité moratoire », qui correspond à une étape de transition où l'adolescent se questionne sans prendre d'engagements. Nos autres jeunes se situent, eux, plus au niveau de « l'identité en phase de réalisation », qui correspond au moment où l'adolescent prend des décisions où les anciennes valeurs sont réévaluées (Marcia cité par Licata & Heine, 2012).

« Tout ce que je sais c'est que ce n'est pas pour maintenant tout de suite. Et quand ça viendra et mes parents me laisseront le temps et ça arrivera quand ça arrivera. Je ne me pose pas trop de questions et puis voilà. » (Samuel).

Troisièmement, nous avons pu observer une modification des repères au niveau de l'organisation familiale. Nos quatre familles partagent la caractéristique d'être organisées autour des enfants. Ce modèle familial est, pour la plupart des parents, en rupture avec leur propre schéma familial, à l'exception de la maman de Samuel. Trois des familles d'origine avaient un schéma familial basé sur une forte ségrégation entre le monde des adultes et celui des enfants. À l'époque, la famille était construite autour des parents qui détenaient la toute-puissante autorité qu'il s'agissait de ne pas remettre en question, les enfants étant exclus des décisions. Les parents ont rompu avec ce modèle-là en établissant une culture du dialogue et de la discussion avec les enfants. Ils considèrent que c'est une évolution positive parce que cette culture de la discussion permet moins de mensonge, les enfants sont plus enclins à aller discuter avec leurs parents plutôt que de leur cacher les choses. Les parents ont tous exprimé la difficulté de ce renoncement à cette part de leur héritage familial, même si ce dernier les a fait souffrir. La loyauté envers nos aînés explique en partie cette tendance à la réplique et la reproduction de schèmes familiaux même s'ils ont été critiqués. Ils font partie intégrante de nous et c'est la seule chose que nous connaissons.

« C'est vrai que j'ai beaucoup souffert, c'est marrant parce que j'ai tendance à répéter le même modèle avec mes enfants c'est ça qui est bizarre, j'ai beaucoup souffert de ces parents qui vivaient pour eux, alors que je sais bien qu'ils ont fait beaucoup, beaucoup de choses pour nous. Je me rappelle, on ne pouvait pas rentrer dans le salon chez moi. On ne participait pas aux conversations des parents, on n'interrompait pas un adulte. Et c'est vrai, c'est la difficulté que j'ai avec mes enfants, j'ai voulu reproduire ça, maintenant je suis adulte donc basta moi aussi j'ai mon monde à moi » ... Et bien non, ils ont rué dans les brancards parce que ça ne se passe pas comme ça aujourd'hui et j'ai dû apprendre ça ». (Extrait de la rencontre avec la mère de Jean).

Nous percevons combien le travail d'héritage est donc bien un travail d'élaboration subjective permanent.

De plus, nos familles ont montré une réorganisation et une modification des fonctions de chacun lors de l'entrée de leur enfant dans la période de l'adolescence. D'une part, les couples semblent avoir réaménagé leur vie à deux. L'adolescent est devenu un soutien pour le couple en montrant sa capacité à gérer les plus petits en l'absence du couple parental. D'autre part, l'adolescent est progressivement intégré par les parents au processus décisionnel familial. Il se sent davantage écouté et considéré comme un pair, sans toutefois devenir l'égal de ses parents, l'intégration ne gommant pas la différence de générations. Ainsi, comme Neuburger (2000) le souligne, l'adolescence est bien ce moment de la conquête par le jeune de son espace intime propre. Le parent délimite de nouvelles frontières donnant au jeune la faculté de remettre en question les valeurs familiales. La capacité des parents à accepter la prise d'autonomie permet au jeune de se déployer. Il est remarquable que les quatre jeunes se décrivent comme des adolescents différents des autres dans le sens où ils ne sont pas dans la confrontation avec leurs parents, mais dans un rapport serein.

« Alors pour moi, c'est quand même un moment où l'enfant essaie de se former sa propre personnalité, c'est le moment où l'adolescent a besoin de se confronter. C'est pour moi un moment où justement c'est terriblement important pour les parents de garder le cap parce que je pense que l'adolescence ne peut se former que face à des adultes qui gardent le cap, qui résistent... Et qui disent : « tu ne comprends peut-être pas mais tu comprendras peut-être plus tard. Accepte que je te dise ça ». (Extrait mère de Jean).

Nous voyons combien les parents en restant des alliés précieux et contenant dans le passage de l'adolescence à l'âge adulte favorisent le travail d'individuation de leur enfant.

Quatrièmement. Remarquons que certaines de nos familles ont institué un rite de passage. La famille de Nicolas a institué un rite singulier consistant à figurer la sortie du nid par un vol en parapente. Lorsqu'il a eu 12 ans, ses parents l'ont emmené en France pendant 4 jours pour accomplir ce

5 La majorité religieuse d'un adolescent juif est circonscrite par une cérémonie qu'on appelle *bar-mitsvah* (ou *bat-mitsvah* pour les jeunes filles) ce qui signifie « fils du commandement ». Ce rite marque l'entrée du jeune garçon dans la vie active des juifs pratiquants (Gilbert, 2010). Le jeune fait alors partie intégrante de la communauté mais son rôle se détache de celui de ses parents parce qu'il devient à la fois partie prenante et porteur du culte en son nom propre. En ce sens, la *bar-mitsvah* peut être considérée comme un rite de passage, une cérémonie ritualisée qui encadre ce changement de statut, la majorité religieuse au moment de la puberté. À côté de ces rites religieux qui se déroulent au sein d'un lieu de culte, relevons encore qu'il existe à Bruxelles, la possibilité de faire sa *bar-mitsvah* laïque au Centre Communautaire Laïc Juif (CCLJ). Il s'agit d'une organisation juive belge veillant à l'affirmation et à la transmission de l'identité juive laïque et humaniste dans le respect des différences, ayant pour but de promouvoir l'identité juive laïque.

vol. Il a reçu ensuite une chaîne en argent, la même que celle de son père. La mère nous a expliqué les raisons qui les ont poussés à entourer cet âge d'un rite particulier.

« J'avais observé et en fait j'avais l'impression, je me trompe peut-être mais que dans toutes ces tribus qui sont « moins évoluées que nous », niveau technologie, la crise d'adolescence chez nous elle n'existe pas vraiment et j'avais l'impression que cette crise d'adolescence c'était un peu un moment où les enfants ils savaient pas trop s'ils étaient encore des enfants ou s'ils étaient déjà des adultes, c'est un peu un moment de vide, d'incertitude et c'était ça qui les rendaient aussi mal à l'aise d'avoir leur place et donc j'avais regardé les indiens, et ils font des rites de passage et donc chez nous dans notre culture c'est un peu la communion mais on n'est pas du tout croyant, pas du tout pratiquant, donc on voulait marquer mais de manière positive le passage à l'adolescence, on s'est dit on a envie de faire quelque chose qui...une épreuve, un passage. Ils doivent passer au-dessus des limites à eux dans le positif et c'est un certain passage et donc on a fait un vol en parapente et quand on y est allé, on lui a expliqué qu'à un certain âge on vit dans une cage dorée, c'est nous qui ouvrons et fermions la porte en disant maintenant tu peux, maintenant tu peux pas mais qu'à partir de 12 ans, la porte elle sera ouverte et fermée et c'est un peu à eux de juger de l'envol qu'ils prennent, en sachant qu'on est là et qu'on sera toujours là, même quand il aura 50 ans (mère) ».

La famille de Samuel a pour tradition de marquer le passage par une *Bar-mitzvah*⁵ laïque. Ces deux rites réunissent les conditions du rite de passage tel que décrit par Van Genepp. En effet, nous retrouvons les trois stades successifs, celui de la mort symbolique, représentée par l'enlèvement du jeune hors du cocon familial ; celui de l'épreuve qui correspond pour l'un au saut en parapente et pour l'autre à une confrontation à une large assemblée. Les deux événements impliquent également le troisième stade, la re-naissance, par la reconnaissance des parents et de la communauté d'appartenance. Le rite dans les deux autres familles a consisté en la communion⁶ et la

confirmation. Certes, ces deux évènements contiennent en théorie les trois stades décrit ci-dessus. Il est toutefois apparu dans les discours des familles qu'elles n'ont pas ressenti ces évènements comme constitutifs d'un véritable rite de passage. Un travail d'investissement avait manqué en sorte que le travail de conversion avait fait défaut. Cela rejoint les hypothèses développées par Philippe-Emmanuel Rausis et Cornalba (2010). En effet, ces deux auteurs considèrent que le rite suppose qu'un travail de conversion s'opère, ce qui implique qu'un rite seul, sans travail psychique du côté du sujet reste quelque chose d'étranger à ce dernier.

Cinquièmement. Une autre originalité de cette étude est d'avoir permis de révéler par nos rencontres, le rôle primordial des grands-parents dans la famille et leur participation active au processus d'autonomisation de l'adolescent. En débutant notre travail, nous n'avions pas conscience de cet élément, c'est la raison pour laquelle, nous avons peu étayé cet aspect dans notre revue de littérature. Il serait dès lors intéressant de creuser ce point car il existe des études qui corroborent nos résultats en démontrant le rôle plus prégnant des grands-parents dans nos sociétés actuelles. Nous avons été positivement surpris de constater que dans nos familles, parents et enfants s'accordent à considérer que les grands-parents ont une place importante. En effet, dans nos sociétés, la présence des grands-parents semble plus importante que pour les générations précédentes. Les jeunes grands-parents manifestent un investissement auprès de leurs petits-enfants de façon plus ou moins régulière. Ils se retrouvent souvent afin d'aider les parents, qui dorénavant sont deux à devoir travailler. L'accueil et la garde des enfants se révèlent être une des modalités de la solidarité familiale d'aujourd'hui (Schneider & Bouyer, 2005). Nous pouvons émettre l'hypothèse que l'augmentation du vieillissement dans nos populations ainsi qu'une évolution des représentations sur le rôle des parents, qui n'est plus uniquement cantonné à un rôle éducatif délaissé majoritairement à la femme, ainsi qu'une vie professionnelle plus intense pour les deux parents, ont permis d'occulter une place plus importante aux grands-parents.

6 La première communion catholique du temps où on la disait solennelle, apparaissait comme une cérémonie marquante de l'enfance. Il s'agissait d'une grande célébration collective qui « marquait religieusement le passage de l'enfance à l'adolescence à travers une série « d'épreuves » imposées aux enfants (examen des connaissances dogmatiques, actes de foi, purifications sous la forme de confession et de jeûne) et qui jouait un rôle important dans la vie enfantine et familiale » (Van Gennepe, 1998, p 184 et 174). Ce rite marquait l'intégration définitive de l'enfant au monde chrétien complet, l'entrée dans ce monde ayant, bien évidemment, été réalisée avec le baptême. La communion était ensuite renforcée par la *confirmation*. À l'heure actuelle, le rite religieux semble avoir perdu son caractère initiatique au sens entendu par les ethnologues. La première communion contemporaine ne serait pas un rite d'initiation : ni spirituellement, ni socialement l'enfant n'en ressort différent. Elle n'est apparemment pas non plus un rite de passage mais apparaît « seulement » comme un espace et un temps d'expression d'une double inscription chrétienne et familiale. (Hérault, L., 2008).

Les grands-parents que nous avons rencontrés semblent avoir assuré les différentes fonctions décrites ci-après. La première est celle de gardiennage des petits-enfants qui se révèle être, comme le soulignent Schneider et Boyer (2005), une des modalités de la solidarité familiale. La deuxième est celle d'aimer. Les grands-parents, ne faisant pas partie du système éducationnel de la famille nucléaire, n'ont pas de responsabilité éducative directe à l'égard des petits-enfants. Dégagés de toute fonction éducative, ils servent de régulateurs et de médiateurs de conflits entre la génération des parents et des petits-enfants. Ils vont permettre qu'une distanciation nécessaire puisse s'opérer, sans qu'elle ne soit vécue par le jeune comme menaçante et mortifère. En effet, cette troisième génération, de par sa position, permet de réintroduire du lien dans cette période de séparation avec les figures parentales. Par conséquent, elle assure une certaine continuité du lien et permet au jeune de se séparer de ses imagos parentaux tout en s'inscrivant dans l'histoire familiale. La troisième fonction est celle de la transmission du mythe familial – patrimoine garant de l'histoire familiale. Ils sont les dépositaires de la mémoire familiale dans laquelle les petits-enfants puisent les repères identificatoires nécessaires à leur construction. La transmission ne se fait pas comme une simple répétition de ce qui s'est joué au niveau du passé, il y a chaque fois une modification de l'héritage. La transmission suppose un travail de transformation et d'élaboration subjective pour s'approprier l'héritage familial (Freud cité par Kaës, 2003).

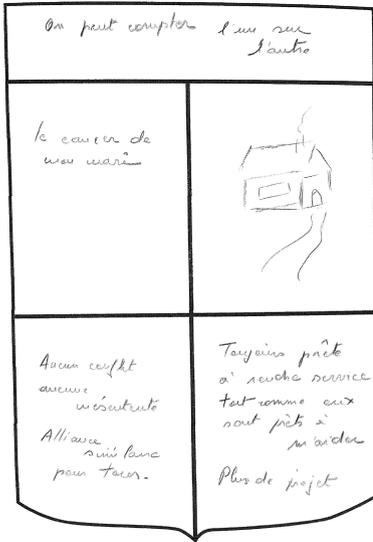
« Tu es aussi un peu la gardienne. Tu es celle qui grâce à toi on est toujours ensemble. On se voit tout le temps. Celle qui nous lie. Qui lie toute la famille. » (Échange entre Jean et sa grand-mère maternelle).

« C'est très chouette une grand-mère, c'est une référence, c'est une personne au-dessus des parents, qui a de l'expérience, toute une vie, qui a plein d'histoires ». (Nicolas).

« Moi je pense que je suis une ressource, que je suis quelqu'un chez qui il peut venir n'importe quand. Des petits-enfants, ce sont des cadeaux donc tout ce qu'on fait c'est pour eux, il y a un retour qui est énorme et je

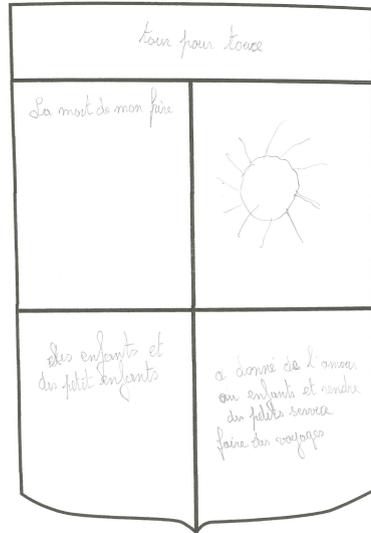
pense que le rôle d'une mamie c'est d'être là quand ils en ont besoin. (Gd mère maternelle de Samuel)

Figure 1



Gd. mère Kim

Figure 1



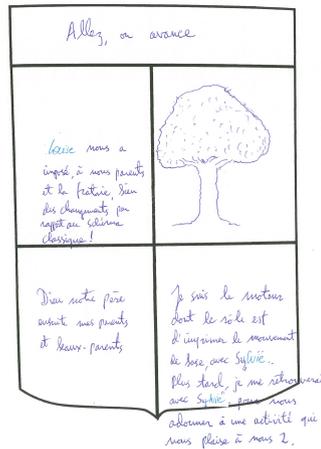
Gd. mère D. D. #d'adul

Sixièmement, nous avons pu observer que les différents membres de nos familles s'identifient entre eux et partagent des valeurs communes. Pour eux, faire partie d'une famille, c'est précisément partager les valeurs et les passions de cette famille. Ils ont compris que l'appartenance au groupe impose à ses membres des obligations dont ils se sentent responsables : maintenir, préserver et entretenir le mythe propre à leur famille. Ce sentiment rejoint l'analyse de Neuburger (2005, 2011) et d'Aubertel (2007) qui souligne que la famille est porteuse d'une idéologie familiale, un mythe familial qui structure de manière inconsciente les rapports entre chaque membre en instaurant des rôles, des places et des statuts. Il est ressorti des différents discours l'idée d'une fidélité de chacun à ses origines et à leurs traces indélébiles. Et ce malgré le fait que nos familles ont chacune été confrontées à des événements traumatiques (handicap, décès, déportation, suicide, maladie). L'ensemble des parents ont trouvé les ressources

nécessaires pour intégrer et s'appropriier ces évènements, préservant ainsi le mythe familial d'une destruction complète. Les évènements ont eu pour conséquence de renforcer le lien entre les différents membres. Ces familles disposent d'un potentiel de résilience leur offrant la capacité de continuer à transmettre quelque chose du côté de la vie.

« C'est un chêne avec beaucoup de branches tortueuses qui vont dans tous les sens et c'est emblématique parce que pour moi la famille c'est un écosystème où il y a, où on a chacun sa place et ça grouille de vie. Mais ça reste malgré tout dans un ensemble et on espère que l'arbre résiste au vent, à tout. C'est assez résistant ». Malgré les catastrophes qui se sont abattues sur la famille, elle tient toujours debout, plus forte que jamais. » (Case objet du blason du père de Jean).

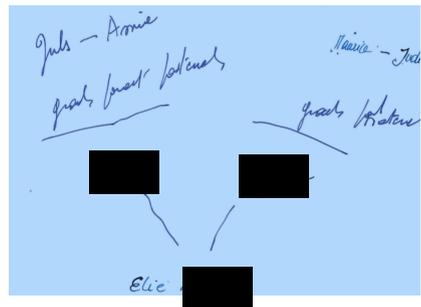
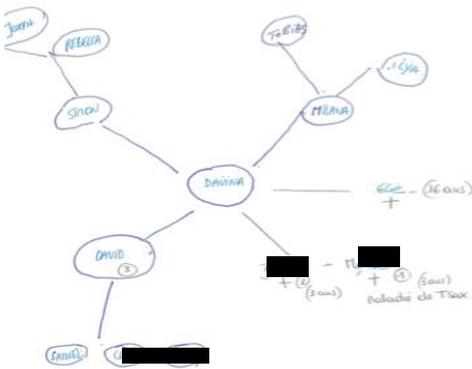
Figure 1



Même lorsque certains membres de la génération antérieure ont été dans l'incapacité de dépasser le trauma, les générations suivantes ont élaboré une sorte de greffe mythique. Il est ressorti des entretiens avec les grands-parents paternels de Samuel que les situations traumatiques qu'ils ont vécues ont eu un effet destructeur sur le mythe familial. N'ayant pas eu la possibilité de faire l'objet d'une élaboration, la seule chose qui est restée est le trauma. Celui-ci n'a transmis de façon brute que des

objets non transformés et difficilement transformables par le moi. Cela renvoie aux travaux de Abraham et Torok sur le défaut de transmission et ceux de Kaës qui portent sur la transmission psychique du négatif, à savoir les transmissions actuelles ou passées qui n'ont pu être transformées, intégrées psychiquement et symboliquement (Kaës, 2003). Les génogrammes des grands-parents paternels illustrent bien cela. En effet, le génogramme du grand-père est très sommaire et se situe au milieu de la feuille. Il a uniquement représenté la génération des ascendants, en l'occurrence ses parents et ses grands-parents. Il occupe la place centrale de la feuille mais il a omis d'indiquer son fils, sa compagne et ses petits-enfants. Comme si la lignée s'arrêtait avec lui. Il semble donc exister une difficulté à être dans le présent et se projeter dans le futur. C'est comme si l'histoire familiale s'était stoppée à son niveau et qu'il n'y avait plus rien après. La grand-mère paternelle a fait une production graphique à la verticale où elle a indiqué quatre générations. Elle occupe la position centrale de la feuille. Tous les prénoms sont entourés. Son fils et ses trois petits-enfants sont indiqués. Cependant, les personnes décédées ne sont pas représentées. Ses deux enfants décédés et son frère assassiné ne sont pas mentionnés sur le graphe. Ce n'est que par après qu'elle nous demandera de les rajouter. Enfin, la belle grand-mère nous remet une feuille blanche, se refusant à faire l'exercice.

Figure 1 – Génogramme grand-mère paternelle Figure 2 – Génogramme grand-père paternel



Nous retrouvons le mécanisme de censure à l'œuvre du côté de la belle grand-mère (elle avait déjà refusé de nous répondre sur le suicide dans la famille). Dans la branche paternelle, la transmission psychique intergénérationnelle demeure en souffrance, il n'y a pas eu de travail de transformation à l'œuvre. Le processus de transformation est rendu impossible par un débordement d'excitation et par l'interdit. Ce qui reste en souffrance dans ces situations demeure dans le registre quantitatif et ne se lie pas aux évènements qualitatifs que sont les affects. Il y a comme une immobilisation des capacités élaboratives familiales et par conséquent individuelles. Nous sommes dans le registre du co-éprouvé familial en attente de transformation. Ce qui est amené lors de l'entretien c'est un élément pulsionnel à l'état brut non symbolisé. Ils restent coincés dans un passé où se projeter dans un futur est difficile tout comme le fait d'évoluer avec son temps.

La branche maternelle de Samuel semble avoir compensé le vide et le chaos laissés du côté paternel et a notamment permis la transmission de quelque chose de positif et non en négatif et en creux.

Je pense que, enfin je suis pour que la plus grande force qu'on donne à Samuel, et à Clara, c'est de leur donner de l'amour inconditionnellement. Et c'est vraiment ça que j'ai reçu de ma famille et que David n'a pas reçu. Il a reçu de l'amour mais pas de façon inconditionnelle, enfin c'est l'image que je m'en fais (mère de Samuel).

Enfin, le don de la vie est le premier moment de construction du lien familial intergénérationnel, où l'enfant se trouve dans la position du donataire dans le sens de celui qui reçoit la vie de ses ascendants. C'est la reconnaissance de ce don et du manque dans ce qu'il a reçu qui permet au sujet de pouvoir prendre sa place dans sa généalogie et de se situer dans une continuité symbolique vis-à-vis de l'héritage. Il intègre qu'il ne s'est pas auto-engendré. C'est parce que le sujet se sent en dette qu'il veut donner à son tour. Nous voyons combien l'adolescent se sent redevable à l'égard de ses parents. Ainsi quitter l'enfance rime aussi avec prise de conscience de cette dette. Il va devoir

explorer et trouver la façon de pouvoir honorer cette dette. Ce rapport don-dette a été très particulièrement énoncé par nos adolescents lors des entretiens.

« C'est toi qui nous as créés. On te doit une reconnaissance parce que depuis qu'on est né tu t'occupes de nous. On a tous en nous quelque chose de toi parce que tu nous as tous éduqués de la même manière, quand on était petit et qu'on venait chez toi ». Toutes les histoires qu'on vit, ce sont des histoires à raconter plus tard et à se rappeler toute notre vie. Donc une question de transmission ? Oui à nous, à moi et si j'ai des petits enfants ». (Extrait de conversation entre Jean et sa grand-mère paternelle).

Ce passage illustre bien la notion de don et de dette. Jean se trouve dans la position du donataire celui qui reçoit la vie de ses ascendants. En reconnaissant ce don (la vie à ses ascendants), il permet de prendre sa place dans sa généalogie et se situe dans une continuité symbolique vis-à-vis de l'héritage. Il réalise qu'il ne s'est pas auto-engendré, ce qui lui ouvre la voie sur l'altérité. C'est grâce à cette reconnaissance de la dette de vie que l'être humain transmet à son tour. Au travers du discours de Jean, nous observons la dynamique du lien d'attachement dans la famille. Du fait d'appartenir à un groupe découle des obligations. Maintenir, préserver, entretenir le mythe propre à ce groupe. Cela rejoint notre hypothèse de départ à savoir qu'un adolescent tout seul n'existe pas. L'humain a besoin d'un ancrage narcissique et généalogique pour arriver à s'autonomiser de façon positive.

Conclusion

Il est important de souligner le caractère particulier et exceptionnel de nos familles. En effet, chacune nous a démontré une incroyable capacité fonctionnelle. Il est évident que cela constitue un certain biais dans les résultats que nous avons pu obtenir et qu'il serait intéressant de comparer avec d'autres familles. Notre étude a permis de mettre en exergue que, dans un monde individualisé, des familles restent dans la transmission et arrivent à

combiner le modèle d'antan avec les évolutions positives de notre monde moderne. Premièrement, les familles que nous avons rencontrées ont abandonné le modèle ancien de cloisonnement du monde des adultes avec celui des enfants pour aboutir à une famille centrée sur les enfants. Deuxièmement, ils ont maintenu l'importance des liens filiatifs et intergénérationnels. La verticalité des liens reste encore très prégnante, avec pour corollaire des liens d'appartenance et d'attachement forts. Une autre particularité est que les adolescents de ces familles sont accompagnés dans ce processus d'autonomisation au départ de leur lien d'appartenance et que les adultes sont de véritables guides dans ce parcours. Les jeunes bénéficient d'un soutien de la part de l'ensemble des membres de la famille et ce aux différents niveaux générationnels. Une métamorphose familiale s'enclenche au départ de l'adolescence d'un des leurs, ce qui favorise l'autonomisation progressive du jeune. Malgré la disparition des rites de passage traditionnels, les familles mettent en place des événements ou marqueurs de temps, propres à leurs croyances et valeurs, pour accompagner le jeune dans ce moment de passage à l'âge adulte.

Nos observations se détachent quelque peu du modèle défendu par Marika Moisseeff. Premièrement, selon l'auteure, l'affaiblissement des rites de passage dans nos sociétés occidentales post-modernes freinerait la transformation de la fonction nourricière vers la fonction filiative de la transmission. Elle considère, en effet, que les rites de puberté permettent d'institutionnaliser l'autonomisation des jeunes garçons vis-à-vis de leurs parents et légitiment les enfants à devenir parents de leurs propres enfants, par l'extériorisation des rites auprès de la communauté (Moisseeff, 2004). « C'est l'ouverture ritualisée du droit à engendrer qui constitue le cadre et le contenu de la transmission entre ascendants et descendants, c'est-à-dire de l'expression de la fonction filiative parentale » (Moisseeff, 2004, p. 39). Dans son texte, elle fait l'analogie entre le blocage des jeunes au niveau de la fonction nourricière et les addictions chez les adolescents masculins : « le recours à une substance vient en place de la capacité à développer des relations intimes avec les autres et l'individu reste

bloqué dans la problématique nourricière dont il essaie justement de s'extirper. Au lieu d'accéder à une identité nouvelle en termes relationnels, c'est-à-dire en tant que fils et père potentiel, il est identifié à la substance dont il reste dépendant (...) » (Moisseeff, 2004, p. 35). Nous avons pu observer, certes à une petite échelle, que malgré l'absence de ritualisation de ce passage à l'âge adulte, dans certaines de nos familles, cela n'a pas empêché nos jeunes d'entrer dans un processus d'autonomisation positif et de recevoir de leurs parents la transmission de la fonction filiative (identité familiale, culturelle, sociale). Cela ne remet pas en cause les éléments que l'auteure a pu mettre en lumière dans son analyse spécifique, mais permet de relativiser ses positions, notamment dans les situations où le jeune a pu se construire des assises narcissiques fortes et un lien d'attachement sécure au sein de sa famille. Deuxièmement, l'auteure considère que la fonction nourricière doit s'éteindre pour permettre le passage vers la fonction filiative, les deux ne pouvant coexister : « La fonction nourricière des parents, au moment où leur enfant devient physiquement adulte, sexuellement mature et potentiellement parent, devient caduque. Ils ont alors à assumer une fonction différente qui se situe sur un tout autre registre, celui de la filiation au sens propre : ils doivent se transformer en passeurs en transmettant la charge qu'ils ont assumée. Pour ce faire, il leur faut accepter de changer de position dans l'ordre généalogique en glissant de la place de parent à celle de grand-parent potentiel. Cela présuppose qu'ils abandonnent leur rôle nourricier. Les parents ne peuvent, sans court-circuiter le processus filiatif, c'est-à-dire sans entrer dans une logique incestueuse, assumer une fonction nourricière pour favoriser le développement sexuel et reproducteur de leur enfant » (Moisseeff, 2004, p. 38). Nonobstant le fait que notre étude se limite à quatre familles et que celles-ci sont non consultantes, il s'est dégagé de nos entretiens une autre dynamique que celle proposée par Moisseeff. En effet, malgré une dépendance financière, et donc nourricière, qui se maintient entre le jeune et ses parents, celle-ci ne semble pas entraver la capacité du jeune à s'autonomiser et donc à s'individuer

de ses parents. Ces constatations nous amènent à repenser les choses de façon moins dichotomique. À la faveur d'un contexte économique qui prolonge la dépendance financière, il semble que la fonction filiative joue bien un rôle mais sans conduire nécessairement à l'extinction de la fonction nourricière. Sur ce point nous pouvons faire un parallèle avec les « positions » de Mélanie Klein (1968) relatives au développement de l'individu. Cette dernière ne les considère pas comme des stades par lesquels le sujet passe et qui s'éteignent lorsque le suivant est atteint, mais plutôt comme des positions auxquelles le sujet peut revenir au cours de sa vie. Ainsi, la dépendance nourricière ne s'éteindrait pas forcément au moment de l'adolescence pour faire place à une fonction filiative, les deux fonctions étant susceptibles de coexister. Nous avons pu constater que le soutien financier par exemple n'était pas forcément synonyme d'une entrave à l'autonomie et que cette dernière se joue à un autre niveau, plus symbolique, c'est-à-dire au niveau psychique.

L'adolescence touche l'ensemble du groupe familial et vient déstabiliser l'organisation familiale aux différents niveaux générationnels. Il y a donc un changement qui s'opère tant au niveau individuel qu'au niveau groupal familial. Il y a bien comme le souligne Benghozi « un étayage réciproque entre le contenant individuel et familial » (2007, p. 757).

Benghozi parle de résilience familiale comme de la capacité familiale de maillage des liens psychiques. Nos familles ont démontré la capacité de servir de contenant familial et généalogique en permettant d'accueillir « les processus de transformation psychique », en l'occurrence ici, les mouvements et les changements qui interviennent au moment de l'adolescence d'un membre de la famille et qui ont un impact sur tout le système familial. En acceptant de procéder à une réorganisation interne des liens, la famille permet de maintenir une « identité du corps psychique familial malgré la déchirure, lorsque les contenants généalogiques familiaux sont effractés » (Benghozi, 2007, p. 758) comme c'est le cas lors de l'entrée à l'adolescence d'un membre de la famille. Par conséquent, la famille

quand elle est fonctionnelle sert de moi-peau, de contenant favorisant l'autonomisation en permettant que ce passage puisse avoir lieu. Elle pallie le manque de rite de passage dans nos sociétés, même si celui-ci devrait selon certains être repensé et réintroduit. Enfin, réinscrire l'individu dans son histoire familiale, celle de ses ancêtres, un réseau social, le rattacher à quelque chose qui le transcende, permet de diminuer la charge qui pèse sur ses épaules, à savoir « je suis l'unique responsable de mon bonheur, de ma vie » ou « chaque échec ou réussite me sont attribués ». Comme le souligne Fourez (2007), c'est donc bien l'inscription dans un corpus plus large qui permet de décharger l'individu et de lui donner un rôle à jouer dans la société. Même si le canon culturel les convie à chercher les ressources en soi et que comme le constate D. Epstein (2021), les enfants du néolibéralisme sont susceptibles de céder aux mirages de leur temps et de s'étourdir dans la jouissance de l'instant, il n'en est rien pour nos quatre adolescents rencontrés. Pour eux et leur famille, la réponse alternative à la mythique individualiste contemporaine tient entre autres dans la réaffirmation de leurs singularités et valeurs familiales puisée au sein d'un cadre symbolique. C'est la transmission d'une force et d'un désir de vivre au sein d'un socle généalogique – dont ils comprennent qu'ils sont un maillon – qui nous semble représenter un facteur de protection majeur, pour se construire en affrontant les difficultés et tisser le devenir des générations futures.

ANDRÉ-FUSTIER, F & AUBERTEL, F. (2013). La transmission psychique familiale en souffrance. In A. Eigner (Eds.), *Le générationnel – approche en thérapie familiale psychanalytique*. (pp. 107-150). Paris : Dunod (dernière édition).

AUBERTEL, F. (2007), Censure, idéologie, transmission et liens familiaux, in Lemaire J. G et al. « L'inconscient dans la famille », Paris : Dunod. pp. 135-184.

BAUMAN, Z.

(2017). «Société liquide» : retour sur la pensée de Zygmunt Bauman. In : *France Culture*. 2017. Disponible à l'adresse : <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-2eme-partie/societe-liquide-retour-sur-la-pensee-de-zygmunt-bauman>

Bibliographie

- (2007). *Le présent liquide : Peurs sociales et obsessions sécuritaires*. Traduction française de L. Bury, Paris, Seuil.
- BENGOZI P. (2007). La trace et l’empreinte : l’adolescent, héritier porte l’empreinte de la transmission généalogique. *Adolescence*, 4(62), 755-777. doi : 10.39117/ado.062.0755.
- CAILLÉ Ph. Et Rey, Y. (2004). *Les objets flottants. Méthodes d’entretiens systémiques*. Paris : Fabert
- CCLJ: <http://www.cclj.be/activity/permanent/section/1/409/407>
- CORNALBA, V. (2010). Adolescent converti. In O. Falque & Ph. Gutton (Eds.), *Rite*, (pp. 509-519), T.28, n°3 de la *Revue Adolescence*. France : L’Esprit du Temps.
- DAURE, I. (2010). Le génogramme avec les familles. *Le Journal des Psychologues*, 8(281), 27-30. Doi :10.3917/JDP.281.0027
- DELAGE, M. & PÉDROT, P. (2005). Identités, filiations, appartenances. Un ensemble de paradoxes. In P.Pédrot & M. Delage (Eds). *Identités, filiations, appartenances* (pp. 7-22). Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 2005).
- DELAGE M. (2007). L’adolescence comme processus intergénérationnel et la thérapie familiale. *Adolescence*, 4(62), 797-814. DOI: 10.3917/ado.062.0797.
- DUPONT, S. (2016). L’adolescent et l’épreuve de la solitude. *Revue de l’enfance et de l’adolescence*, 93, 121-130. <https://doi.org/10.3917/read.093.0121>
- DURET I. (2000). L’auto-engendrement, une solution pour échapper au destin familial ? *Thérapie Familiale*, 21(2), 129-440.
- EPSTEIN D. (2021). Les enfants naufragés du néolibéralisme ? Toulouse, Eres.
- ERIKSON, E. (1972). *Adolescence et crise. La quête d’identité*. France : Flammarion.
- FLAVIGNY, C. (2007). La famille, entre tradition et modernité. *Champ psychosomatique*, 47, 61-84. <https://doi.org/10.3917/cpsy.047.0061>
- FOUREZ, B. (2018). De l’enfant rêvé à l’adolescent sans rêve. *Cahiers de psychologie clinique*, 50(1), 17-43. Doi :10.3917/cpc.050.0017.
- (2007). Les maladies de l’autonomie. *Thérapie Familiale*, 2007/4 Vol(28), p. 369-389. DOI : 10.3917/tf.074.0369.
- (2004). Personnalité psychofamiliale, personnalité psychosociétale. *Thérapie Familiale*, 2004/3, Vol(25), p. 255-275. DOI : 10.3917/tf.043.0255.
- GOLSE, B. (2012). Un adolescent tout seul ça n’existe pas. L’adolescent et sa famille revisités par les nouvelles connaissances sur le bébé. *Dialogue*, 2012/4, n° 198, p. 19-30. DOI : 10.3917/dia.198.0019.
- HÉRAULT, L. (2008). La première communion contemporaine : un rite de passage de l’enfance ? *Archive ouverte en Sciences de l’Homme et de la Société*, halshs-00257209

- HUERRE P, (1996). *L'adolescence en héritage – d'une génération à l'autre*. Calmann-Lévy.
- KAËS R., FAIMBERG, ENRIQUEZ M. & BARANES J.-J. (2003). Introduction au concept de transmission psychique dans la pensée de Freud. In Kaës R. (dir). *Transmission de la vie psychique entre générations* (p. 18-58). Paris : Dunod.
- KLEIN M., (1968) « Le Deuil et ses rapports avec les états maniaco-dépressifs », dans *Essais de psychanalyse 1921-1945*, Paris, Payot, 1968, p. 311-338 de l'édition anglaise.
- LE BRETON, D.
(2014). Corps et Adolescence. Temps d'arrêt lectures. Belgique : Yapaka
- LICATA, L. & HEINE, a. (2012). Introduction à la psychologie interculturelle. Bruxelles : De Boeck.
- MARTIN, P. (1994). Introduction. In T. Goguel d'Allondans (Eds) *Rites de passage : d'ailleurs, ici, pour ailleurs* (p7-14). Toulouse : Eres.
- MATOT, J-P. (2012). L'enjeu de l'adolescent, déconstruction, enchantement et appropriation d'un monde à soi. Paris : PUF.
- MOISSEEFF, M. (2010). Apprivoiser la métamorphose pubertaire. *Ethnologie Française*, 1. Vol(40), p. 75-84. DOI : 10.3917/ethn.101.0075. www.cairn.info/revue-ethnologie-française-2010-1-page-75.htm
- (2007). De nouveaux mythes en guise de rites pour les adolescents ? *Dialogue*, 2. n°176, p. 119-130. DOI : 10/3917/dia.176.0119. www.cairn.info/revue-dialogue-2007-2-page-119.htm
- (2005). Une variante sur la métamorphose pubertaire, un adolescent qui fait mouche. *Enfances & Psy*, 1 n°26, p. 29-42. DOI : 10.3917/ep.026.0029.
- (2004). Dépendance nourricière et domination culturelle. *Psychotropes* 3. Vol(10), p. 31-50. URL www.cairn.info/revue-psychotropes-2004-3_page31.htm. DOI: 10.3917/psyt.103.0031.
- (1998). Enjeux anthropologiques de la thérapie familiale avec les adolescents. In C. Gammer, & M-C. Cabié. *L'adolescence, crise familiale- thérapie familiale par phases*, p. 205-227. France : Erès.
- NEUBURGER, R.
(2000). Les territoires de l'intime, l'individu, le couple et la famille. Paris : Odile Jacob (2010).
- (2011). Le mythe familial. Issy-les Moulineaux-cedex : ESF 5^e édition
- (2005) Les familles qui ont la tête à l'envers. Paris : Odile Jacob
- QUENTEL, J-P. (2012). Une approche méthodologique de l'adolescence. In M. Barraco-de Pinto & A. Husser (Eds.) *Adolescence et famille* (p. 9-19). Toulouse : Eres.
- RAUSIS, P-E. (1994). J'existe, Dieu m'a rencontré. In T. Goguel d'Allondans (Eds) *Rites de passage : d'ailleurs, ici, pour ailleurs* (p. 41-74). Toulouse : Eres.

- ROSENFELD, Z. (2006). La généalogie des adolescents adoptés. 9^e Colloque international sur la résilience : « Cent familles ». www.systemique.be/spip/spip.php?article167.
- SCHNEIDER, B. & BOUYER, S. (2005). Grands-pères, qui êtes-vous ? Grands-pères et grand-parentalité. In B. Schneider & al. (Eds.), *Grands-parents et grands-parentalités*. (pp. 59-76). France : Erès.
- VAN GENEPP, A. (1909). *Les rites de passage*. Paris : Picard (édition 2011).
- VAN PETEGEM, S., BAUDAT, S. et ZIMMERMANN G. (2019). Interdit d'interdire ? Vers une meilleure compréhension de l'autonomie et des règles au sein des relations parents-adolescents. *Canadian Psychology/Psychologie canadienne*. Advance online publication. <http://dx.doi.org/10.1037/cap0000167>